

Brisbane "Derrière nous"

Laissée derrière nous Brisbane la douce, Brisbane la commerçante, Brisbane la légale.

Espoir de quelques mois.

..." Ding dang dong, arrivée en provenance de Kuala-Lumpur..." L'avion semble s'être posé ce matin et pourtant déjà huit mois de bonheur et de contraintes qui ne nous font pas regretter notre choix. Le plaisir de voyager conjugué avec le présent prosaïque . Le désir de changer mais l'horreur du désordre. Vivre en marginale bourgeoisie chez soi et tenter de rentrer dans la norme un demi-tour de terre plus loin.

Midlife crisis avons-nous entendu. Difficile d'accepter d'être rangé dans une "Cosmopolitaine" statistique avec son relent de profondeur psychologique de vernissage.

Agaçant de s'entendre à redire au goût du pain et de la taille des repas pris en permanence dans les arènes de la restauration rapide.

Les questions et les réponses...dans l'ordre :

Jouer avec, ou rester au bord de la piscine ?

Nager avec les autres, mais sans le maillot et le bonnet réglementaire ?

Boire la tasse parce que l'eau est trop froide ou les vagues trop hautes.

Pourquoi partir si loin ? Pour redevenir normal ?

Toutes ces interrogations qui nous gardent vivants.

Du moins pour quelques années.

Garçon ! vous pouvez maintenant servir la suite !

Pas de cuisine trop grasse, si possible mangée avec des baguettes et sur des terrasses inconnues.

Ne pas entendre parler français reste bien sur une priorité.

Demain la suite .

Malaisie "Kuala-Lumpur"

Kuala-Lumpur

Alors c'était comment ?

Il reprit son souffle et expliqua pour la énième fois :

...c'est comme une grosse pomme... ou plutôt une patate. Appétissante pour celui qui a très faim mais pleine d'yeux noirs qui rendent suspicieux.

Énorme et sans formes reconnaissables.

Parfois on pense à quelque chose que l'on connaît, mais très vite, au détour d'une rue c'est Mars ou Saturne et puis ça recommence.

Des bus qui puent comme en Pologne, des commerces comme en Turquie qui partagent des espaces minuscules : sur la surface d'un garage-une-porte on entasse : un atelier de réparation de motocyclettes, un détaillant en articles de sports (des copies bien sûr) et un vendeur de téléphone high tech qui baille.

Sur le trottoir, dont le débordement mange une bonne partie de la rue, s'alignent les vendeurs de DVD, CD, Cédérom, CDV (des copies bien sûr). Des jaunes, des noirs, des bruns, des camaïeux improbables aux rouges flamboyants. Des tissus, sur présentoirs, allongés, pendant du mur, arborés par des mannequins sortis de nos grands magasins des années cinquante. Alignés comme les bras mécaniques d'une antique machine à écrire, sur trois quatre étages, une forêt de cintres en plastique, en fer tordu.

Et puis ces odeurs...jamais senties, comme sorties d'un roman de Proust évoquant un souvenir exotique que l'on a jamais vécu.

Du bruit et encore du bruit. Comme si le progrès était reconnaissable à son taux de décibels. Ici c'est une croissance à deux chiffres qu'ils nous jettent aux oreilles !

Comme une adolescente qui a poussé trop vite, Kuala-Lumpur traîne une acné de pauvreté et de misère.

Le gardien de parking qui joue fièrement de ses galons et de sa chemise impeccable s'en retourne à pieds vers son bidonville. Il est fier de participer à l'effort national. Car il en aura fallu des efforts pour en arriver là. Des sacrifices pris sur la liberté d'expression, le bonheur personnel en préparant les générations futures pour des lendemains qui consomment.

L'architecture montre par sa diversité le besoin d'aller récupérer quelques parcelles de cultures. L'Holiday Inn, vilain bloc de béton peint en blanc est surmonté d'une chape recourbée aux deux extrémités. Pour faire "Pagode" . Comme un signe de bonne volonté, une concession de l'oncle Sam avant de manger tout cru ce que l'on a pas le temps de cuire.

Les Twins Tower Petronas font l'objet de mesures de sécurité particulières. Peut-être est-on fier que celles-ci n'ont pas été visées par les frères que l'on a, dit-on, chéris dans des mosquées particulièrement généreuses.

Au détour d'un boulevard, les huit bandes sont surmontées d'un rail d'Aérottrain. Faut de moyens il ne transporte que les espoirs de fonctionner un jour.

Parfois des squelettes de buildings qui se sont essouffés pendant leur construction.

La crise de 95 est passée par là et la maigre fiancée n'a pas tenu sous les coups de butoir des prétendants gras et exigeants venus d'Occident.

La suite demain.

Malaisie "Se nourrir"

Se nourrir.

Trois fois par jour nous devons aller mériter notre rata de fantassins du voyage. Le petit déjeuner n'est jamais compris dans le prix de la chambre et comme les hôtels comptent que nous sommes leurs obligés, le petit déjeuner est tarifé au plomb. Nous devons donc prévoir quelques achats à consommer sur un coin de lit dans la chambre.

Si chaque jour nous retardons l'heure du dîner c'est qu'inconsciemment nous tâchons de repousser le moment du choix. De trop de choix. De la myriade de restaurants que l'on trouve à chaque coin de rue, des confrontations sanglantes avec les cuisines aux normes locales, sans parler des menus en chinois et cette charmante et mondiale bonne volonté pour un restaurateur de faire manger le meilleur de sa carte car il ignore que 100 jours de voyage multipliés par trois repas pris au restaurant ne peuvent être tous des festins sans menacer notre système digestif et notre taux de cholestérol.

Le repas du soir est toujours le repas de trop. Souvent revenus fourbus d'une excursion ou d'une longue promenade il ne nous reste plus beaucoup d'imagination pour envisager cette dernière étape.

Demain la suite.

Bornéo "Sabah"

Bornéo. État de Sabah.

L'île des gravures du "Juif errant".

Dans sa reconstitution d'une famille tentaculaire en vue de partager le fabuleux héritage des soldats de Jésus, Eugène Sue nous entraîne chez les coupeurs de têtes. Nous sommes au 19ème siècle et le mystère est complet. Sarawak, les cannibales, les boas kilométriques.

Et bien, les gravures ont mal vieilli.

Du taxi poussif aux rues sales et encombrées de camions fatigués, tout a l'air de pousser son dernier soupir. L'artère principale de Sandakan tient du Grosny et de Kaboul d'avant la guerre (laquelle ?).

Demain la suite.

Bornéo "Le marché aux poissons"

Le marché au poisson.

Y marcher est déjà un exploit ; si près les unes des autres, les échoppes ne laissent passer que les cris des vendeurs et l'odeur de leur marchandise. Sans parler d'hygiène, mot qui perd trois lignes sous les tropiques, la propreté des lieux est sûrement adaptée aux standards locaux et nos pauvres sens d'occidentaux aseptisés sont mis à contribution. Bienveillants, mais comme confrontés à leur première pomme, les autochtones nous regardent évoluer sans comprendre l'intérêt que l'on trouve à être parmi eux.

Laura, depuis le début du voyage fascine et intrigue les passants. Dans les restaurants elle attire les regards et l'on quitte ses fourneaux pour vérifier ce que le personnel de salle a décrit en cuisine. Les enfants s'arrêtent de manger, baguettes en bouche, et les femmes d'ouvrage restent les mains dans leur eau sale à la vision de cette étrange petite fille. Le teint trop clair pour être des leurs et trop sombre pour venir d'ailleurs, les yeux trop ronds pour ce continent et trop étirés pour être une blanche. Les européens sont très rares par ces temps de SARS. Ici à Borneo et avec cette épidémie, les seuls rescapés sont les voyageurs professionnels délavés, indéfroissables et quelques Australiens éternellement blonds et blêmes qui ont mal lu le contrat de l'agence de voyage.

Demain la suite.

Borneo "Une île"

Une île

Quelle lumière ! quels ciels ! Non pas cieux mais ciels, car uniques et toujours changeants. Ils tiennent du tableau de genre à chaque minute.

L'eau verte sur le fond de sable blanc et les horizons sombres, donnent un contraste qui rappelle les prises de vues des années septante faites aux filtres Cokin.

Des plages de voyagistes que l'on ne voit jamais. Comme une impression de se trouver dans la photo avec les pieds dans l'eau tiède et le doux clapotis des mers qui ne connaissent pas de marées. Mer de Chine, mer des Célèbes, mer d'Adaman, détroit de Macassar, détroit de Thaïlande...

Tout un étalage de poissonnerie qui vous passe entre les jambes, mordillant au passage une petite peau parasite de l'orteil.

De vrais ciels, de vraies mers et un vrai orage essuyé sur une île de carte postale.

Retour sur une mer de mousson. L'orage tonne et déroule ses cordes. Le capitaine du frêle esquif estime goguenard la viande exotique qu'il transporte sous les bourrasques de vent et les hésitations de son moteur. Tiens, tiens, on s'écarte de la destination finale : c'est que le maître après dieu, trop occupé à écopper l'eau qui pénètre sa coque de sapin, a momentanément lâché le manche de son Evinrude 35 ch. Frayeur de touristes, et au moins une histoire à raconter aux voisins baillant aux images floues de la cassette des îles.

Demain la suite.

Bornéo "Kota Kinabalu"

Ville de Kota Kinabalu. État de Sabah

Que de bruit ! Qui ne dispose dans son magasin : d'une radio, d'une Télé ou carrément d'une installation de foire d'octobre. Les voyants sont au rouge.

A l'hôtel, comme une cerise déposée sur le gâteau, la réceptionniste annonce : "Karaoké" pour les cent prochaines années.

Décidément, le monde n'a plus besoin des Allemands pour être bruyant

Bornéo "Kuching"

Ville de Kuching. État de Sarawak. Ile de Bornéo.

D'emblée on sent une différence dans la salubrité générale du décor.

Peu de Musulmans ici, à peine 10 % de la population nous dit le taxi chinois : "muslims no good..." répète-t-il en insistant d'un claquement de langue.

Comme un malaise, et pourtant tout au long de notre voyage en Malaisie nous pourrions mesurer l'islamité d'une région à l'aune de sa salubrité. Désolé pour les humanistes de salon : il faut voyager et constater. Pas forcément juger.

Le palace qui remet ses tarifs à notre mesure nous fait surplomber la ville.

Vue sur Mosquée, temples Bouddhistes, temples Shintos, temple Sikh. Quand les religions nous offrent leur plus belle apparence : dômes arrondis aux émaux azurs, coupoles d'or épinglées du Croissant, figurines grimaçantes et bariolées qui évoquent plus les décors de fin d'année que la pieuse représentation d'une famille de Dieux aux yeux bridés.

C'est pour ça qu'on voyage !

Comme pour confirmer ce que l'on connaît déjà.

C'est comparer le grand Prix de Formule 1 vu chirurgicalement et confortablement à la Télé avec la visite lacunaire et frustrante du même circuit sous la pluie parmi la multitude au pied d'un haut-parleur criard.

Au creux d'un sofa, les images sophistiquées du reportage seront vite balayées par un écran de publicité. Les pieds dans la boue, le bruit et les odeurs des monstres hurlants ne vous quitteront jamais.

Le voyage est une fabrique à souvenirs : les mauvais, on les oublie. Les bons, on les mélange.

De l'impossibilité de raconter un paysage, de se rappeler un sourire ou d'oublier un repas.

Promenades, pour se nourrir d'impressions et d'odeurs. Des visions qui aident à supporter son futur quotidien. Comparer, apprécier, désapprouver les façons. Manger des légumes aux formes inconnues. Admirer les étals de poissons sortis d'un Jules Verne et les pêcheurs sortis d'Emile Zola.

Contrastes où le pire est pauvre, par choix, par le passé, par la religion.

Demain la suite.

Malaisie "La route"

La route.

Il y a des pays en chantier.

La Malaisie EST un chantier.

Il doit y avoir autant de chantiers que d'orteils dans ce pays.

En comptant les friches industrielles, les complexes de plusieurs centaines de maisons inachevées, les buildings qui se terminent, les bâtiments commerciaux fermés et insalubres, les nouveaux complexes commerciaux kilométriques inoccupés, la péninsule offre plus un paysage d'arrière-cour de Big Mat qu'une bucolique destination de vacances.

Comme la place st.Lambert, on se dit que ce sera bien quand ce sera fini

mais, c'est oublier qu'il y aura toujours un promoteur pour avoir envie de faire couler quelques tonnes de béton le long d'une rivière qui n'a rien demandé. Le pays progresse au rythme des ouvrages d'art: immenses ponts qui aujourd'hui ne mènent nulle part mais qui mettent le pays sur la voie du progrès.

Au fil des kilomètres, cela fini par donner une impression de paysage haché, torturé, de pas propre, de pas fini. C'est oublier que nos années cinquante devaient donner ce spectacle de remblai permanent. Ce pays est jeune et en devenir. Des pirogues circulaient ici il y a cinquante ans.

Il faut bien commencer un jour à ressembler aux autres.

Demain la suite.

Thaïlande "La plage"

La Plage

Il y a deux sortes de plage : celle dont on rêve et celle toujours deux cent mètres plus loin.

La frustration de se coincer entre deux parasols d'une plage marinée de touristes ventripotents n'a d'égal que de s'allonger seul sur un littoral, au bord d'une mer vide de nageurs. L'incongru de la situation vous amène à d'inévitables questions : la mer serait-elle polluée au point de faire fuir même l'indigène ? Le sable si blanc serait-il cancérigène à force d'être trop pur ? Les essais nucléaires auraient-ils repris secrètement dans cette région ? L'angoisse n'est que partiellement soulagée par l'apparition de quelques chiens errants habitués de l'endroit et dont le doux regard exprime la résignation de ne trouver ici que de rares donneurs de coups de pieds.

Le marketing côtier base sa communication sur la qualité de ses plages. Le touriste séduit par l'iconographie faite de palmiers et de sable blanc se laisse souvent emporter par ces arguments toniques. Mais quand il dispose du choix entre une piscine rassurante dont on voit le fond et une mer si belle mais hostile puisqu'infinie et aux contours mal dessinés, c'est dans un bol d'eau douce qu'il préférera s'alanguir.

Demain la suite.

Thaïlande "Les bus"

Les Bus

Comment ne pas se considérer comme une pièce de viande lorsque vous embarquez dans un engin qui n'a qu'un très lointain lien de parenté avec la photo du magnifique autocar qui figurait sur le prospectus qui vous a convaincu de parcourir les 1500 km qui vous séparent de votre destination. Le maître de cérémonie, blasé par les millions de kilomètres parcourus en cette indifférente multitude, considère qu'il est seul à bord. Au gré de ses caprices il roulera d'abord lentement comme pour vous apprivoiser et endormir votre méfiance et finira toujours sa course par d'audacieux dépassements et un train qui vous mène une fois sur dix en enfer.

Thaïlande "Les gens"

Les gens.

Quand on décrit un pays on parle souvent de paysages contrastés. En fait de contraste, il s'agit surtout de faire se côtoyer de riches visiteurs et une population pauvre qui préfère, par fierté ou par orgueil, oublier qu'elle retournerait, et pourquoi pas, à l'âge de la pierre sans ces contingents de touristes.

Par leurs manières de snober la manne inespérée et par notre habitude de trouver plus adéquat ce que nous connaissons depuis toujours, il résulte à tous les coups un malaise qui se rémunère à la hauteur des exigences mutuelles.

Nous sommes dans la plus parfaite illustration des lois du marché : je t'offre ce que tu ne me demandes pas forcément. Tu acceptes parce que tu penses que je sais ce qui est bon pour toi. Bien sûr cela ne dure qu'un temps. Le temps de tes vacances. Une semaine, quinze jours. C'est la promesse du retour vers ce que tu connais, qui te rend magnanime envers les moeurs tellement rétrogrades de tes hôtes.

Nous parlons là des vacanciers.

Pas des voyageurs professionnels.

Ceux-là, ils partent souvent après de longues préparations et discussions en se jurant que ce pays, tant espéré, ne serait, ah ça non ! pas traité comme une vulgaire carte postale.

Ils en ont vu des reportages à la BBC sur leur précieuse destination. Vous savez, ce gars tellement sympathique en short kaki, payé (très cher) pour voyager et suivi par une équipe (très nombreuse) qui nous fait découvrir Bhââ, le dernier potier Guatémaltèque que l'on va rejoindre dans son nid d'aigle à 3500 Km de nulle part.

Ce que nos voyageurs découvrent, une fois débarqués du bus pittoresque dont le chauffeur, rognant sur le budget gas oil, a "oublié" d'allumer l'air conditionné, c'est que pour atteindre le supermarché du potier en question, il faut, soit trois jours de marche que même les guides les plus avides vous décourageront d'entreprendre, tant la forêt traversée est jonchée de tessons de bouteilles vénéneux, soit un voyage à bord de l'hélicoptère de Bhââ (le dernier potier Guatémaltèque que l'on va rejoindre dans son nid d'aigle à 3500 Km de nulle part); ce qui vous coûtera la moitié de la dette sud-américaine au FMI. Détail que le gus de la BBC avait oublié de mentionner dans la rubrique "budget" de son émission.

Nos explorateurs déçus d'échouer si près du but se rabatteront alors sur la Mc BhââCanteen où ils noieront leur désespoir dans des burgers peu appétissants mais distrayant des soupes de haricots qui font le bonheur des autochtones et le malheur des intestins fragiles des Voyageurs dont la pureté des intentions se confond avec la naïveté de croire qu'ils gagnent en crédibilité auprès des indigènes en partageant leur nauséabonde pitance. Demain la suite.

Thaïlande "Les îles"

Les îles.

Koh Lanta, Koh Phi Phi, Koh Samui...

On y arrive lentement par des bacs qui ont connu le débarquement en 46 ; théâtres de batailles sanglantes, elles sont maintenant une plaine de jeux où l'on se laisse mourir de faim devant une équipe de cameramen joufflus.

Si nous trions péniblement nos ordures ménagères depuis quelques années seulement, et si nous commençons à prendre conscience que la terre n'est plus infinie parce qu'elle est ronde, les autochtones, eux, n'ont jamais entendu parler de Galilée.

Ils pensent comme nous l'avons fait pendant des décennies que la mer est capable d'absorber nos sachets, bouteilles ou canettes . Resultat : si vous êtes largués sur une île déserte, pas de panique, il ne vous manquera qu'un Caddie pour faire vos courses au bord de la plage où le naufrage vous a oublié. En plus, chaque marée apportera son lot d'ustensiles de cuisine et de quoi emballer une pêche miraculeuse.

Comme je m'en veux parfois d'avoir voyagé jusqu'ici !

Il ne me restera plus beaucoup d'illusions quand je penserai au vaste monde et aux territoires inexplorés.

Promis juré je ne mettrai jamais les pieds en Amérique du Sud. J'épargnerai au moins un continent de la désillusion. L'Argentine conservera ses Pampas vierges de traces d'huile, je penserai de Mexico ce qu' Edward Weston en a photographié et je laisserai au Chili ses fiers généraux régner sur un peuple soumis et souriant.

Demain la suite.

Laos "Le voyageur et le Touriste"

Le voyageur et le Touriste.

Le Voyageur méprise le Touriste et s'en distingue par l'habillement.

Les couleurs claires et voyantes portées par le Touriste sont pour le Voyageur l'expression de la facilité et de la superficialité. Lui, il se veut discret pour se fondre dans la foule des indigènes et se vêt d'un T-shirt sombre, si possible mauve chamarré ou bleu foncé, et d'un short bordeaux ou brun pâle, démodé. Le tout est porté de longue date. Pas forcément sale mais

poussiéreux et impérativement jamais repassé. Cet air de négligé, tellement bien maîtrisé, exprimera à lui seul la difficulté de sa position de stakhanoviste de la découverte. C'est ce message qu'il tente de faire passer en s'habillant triste. En fait, il remplace une caricature ridicule, bon enfant mais honnête par une autre, tout aussi facilement repérable d'un bout à l'autre de la plage (qu'il ne fréquente que sous certaines conditions de laisser-aller évidentes).

"*Peu soigné pour un blanc*", ce jugement définitif s'ajoutera au mépris pour le riche qui joue au pauvre.

Si notre Touriste se met aux pieds des choses pratiques, légères et colorées, le Voyageur se chaussera de bottines lourdes et sombres avec de grosses chaussettes (grises foncées avec un motif sur le côté). Il enviera les slasches

de son rival dès le 20ème degré centigrade atteint, mais pour marquer d'un pas lourd et définitif la poussière des routes, qu'il sillonne néanmoins en bus ou en taxi, jamais il ne cédera ses trois kilos de rigueur contre quelques grammes de plastique.

Curieusement, on ne verra jamais le Voyageur parcourir à pied les routes pour lesquelles ses godillots ont été conçus. C'est qu'il préfère souffrir au fond de fourgonnettes peu climatisées, à bord desquelles il échangera avec ses congénères de précieuses informations que son itinéraire ne lui permettra jamais de vérifier.

Notre routard moderne ne fréquente que ses pairs. Ils se retrouvent à l'étape, un Livre de Poche toujours entamé à la main, dans de petits cafés sombres et peu confortables où, privilège suprême, ils tutoieront, autour d'un café amer, le guide qui les a gentiment escroqué d'une excursion unique, rare et un peu risquée, dans une pirogue incertaine...où s'est assis notre Touriste-Tout-Comprisé de la veille.

Ah ! il s'en passe de belles et enthousiasmantes rencontres dans ces bars à barbus. Des pluies d'adresses qui resteront lettres mortes, des retrouvailles qui ne datent que de la veille, des fraternisations autour d'une seule langue impérialiste et arrogante : l'Anglais.

Les filles ont l'air fatigué. Leurs cheveux sont retenus par un foulard délavé et leurs chevilles portent des chaînes bruissantes laissant augurer de lointains voyages. Leurs poitrines tombantes n'excitent que les marchands du coin : c'est qu'elles caressent leurs bourses prudemment nouées autour de leur cou. Que de conversations, d'échanges d'idées sur la liberté des peuples.

D'impressions philosophiques sur l'occident qui se perd dans l'appât du gain, de considérations ethniques sur ces peuples qui vivent dans une joyeuse ignorance de la société de consommation. Des discours qui s'envolent vers de très hautes considérations politiques et qui retombent très vite à plat sur le prix de telle chose, le coût d'une nuitée dans telle ville ou ce trajet en minibus payé 1/2 prix pour cause de SARS et de LA bonne affaire qui sera faite, qu'on le veuille ou non, sur le dos des peuples économiquement opprimés.

Le Voyageur ne parle que d'argent.

Lorsque le Touriste arrive à destination, toutes ses dépenses ont été réglées au tour opérateur. Les marchés ou boutiques seront les seuls terrains de négociations sanglantes dont il racontera le fruit, dès son retour, comme la renégociation de la dette extérieure de la Lituanie au Fond de Développement Européen.

Pour notre Voyageur la lutte est permanente et tous les coups sont permis. C'est dans ces moments-là qu'il montre sa vraie nature. De pacifique et compréhensif pour la misère humaine, il se transforme en prédateur sans pitié qui méprise toute humanité lorsque son patrimoine est en danger. Le masque tombe rapidement et l'enfant gâté qui joue les Voyageurs à six sous redevient le petit bourgeois qu'il n'a jamais cessé d'être, ce qui lui a d'ailleurs permis d'entreprendre de si longs et couteux voyages.

Demain la suite.

Cambodge"Les hotels "

Les Hôtels

Dans un hôtel on connaît le Portier, dont le sourire est proportionnel à la taille de la voiture dont vous descendez (malheur aux piétons). On croise le Réceptionniste qui, quand vous lui demandez l'heure, tapote frénétiquement debout et à deux doigts en considérant son écran d'un oeil perplexe, et répond qu'il vous reste encore deux nuits à vivre...pardon à payer.

Nous ignorons l'existence d'autres métiers, certes moins spectaculaires, mais indispensables à la bonne marche d'un hôtel, quelqu'en soit la classe.

Tout d'abord le marcheur.

Demain la suite.

Cambodge"Le marcheur"

Le Marcheur.

Il commence sa journée vers 6H30 et exerce toujours dans la chambre du dessus. Il marche pieds nus et à pas lourds sur du tapis plein, ou trottine en talons sur le carrelage. Il se déplace de 5 à 6 pas puis s'arrête deux minutes et puis reprend. Certains hôtels ont un Marcheur de nuit, qui démarre vers 23H00. Le Marcheur agrmente sa prestation de longs silences puis de chute d'objets (sur le carrelage uniquement). On rapporte certains Marcheurs ne se chaussant que d'un pied pour étourdir un peu plus celui qui bénéficie de sa prestation.

Le rôle du Marcheur est de vous amener, alors qu'exténué vous vous sentez glisser dans votre premier sommeil, vers d'obsédantes réflexions sur l'objet de ces longues promenades et à vous interroger sur la dimension de la chambre du dessus, censé être identique à la vôtre, mais qui prend, grâce au talent du Marcheur, des proportions inattendues.

Que faire ? Par ses fréquentes interruptions, le Marcheur vous nourrit de l'espoir qu'il cesse à tout moment sa besogne. Un bon Marcheur "sentira" le moment, où exaspéré vous monterez lui demander des comptes. Il stoppera alors toute activité et passera le relais au Baigneur.

La suite demain.

Vietnam"Le Baigneur"

Le Baigneur.

Il travaille dans la chambre qui précède la vôtre (celle du côté de l'oreiller) à partir de minuit et demi, pour environ une heure. Il rouvre ensuite ses robinets dans la chambre qui suit la vôtre (celle du côté de la Télé) vers 5H00 du matin et vous laisse sur le flanc : trop tôt pour se lever, trop énervé pour se rendormir. Ce n'est pas avec ses monologues courts mais efficaces qui résonnent sur le carrelage de la salle de bains qu'il trouble votre sommeil, mais par la qualité des robinets que son employeur met à sa disposition. En effet, les plus motivés agiront d'une bonde plutôt sifflante par petits coups répétés (20 ou 30 suffisent) suivi du bruit sec et définitif d'un rideau de

douche. Les moins imaginatifs se contentent de longues chutes d'eau, agissant d'une simple vanne vibrante comme un sèche-cheveux. Dans tous les cas, le but du Baigneur est de vous inciter à remettre en question la fréquence, la façon et surtout la banalité de l'heure à laquelle vous faites votre propre toilette et les mœurs aquatiques du pays qui accueille votre villégiature.

Que faire ? Mettre en cause l'hygiène de vos voisins de palier est très mal perçu par le personnel, quant à l'horaire des ablutions, il sera toujours justifiable par un vol charter qui à ce point d'absurdité n'arrive plus à savoir s'il décolle tôt le matin ou tard la nuit. Attention : si vous essayez d'effrayer le Baigneur en actionnant simultanément votre chasse d'eau et le bain à bulle de votre chambre, vous constaterez que la plomberie hôtelière est capable du meilleur : votre installation qui ne réveillerait pas Arpagon, comme du pire, la tuyauterie de vos voisins qui vibre comme un paquebot.

Remarque : le Baigneur, son office terminé, passe le relais au Claqueur. Demain la suite.

Vietnam"Le Claqueur"

Le Claqueur.

Petit métier qui se perd à la mesure de la prolifération des systèmes de fermeture automatique des portes. Non pas que l'effet du travail du Claqueur (le claquement inopportun et tardif de portes de chambres d'hôtel) ne disparaisse avec l'artisan, car on peut compter sur l'inconséquence des fabricants du monde entier pour réaliser des systèmes aussi bruyants que les artistes qui savaient Claquer, mais c'est que le progrès chasse inexorablement ce qui faisait le charme des Claqueurs d'antan.

Car si chaque Claqueur possédait sa propre puissance de travail et sa personnalité dans la façon d'alterner le claquement de porte avec les bruits aquatiques du Baigneur, les meilleurs travaillaient, et travaillent encore dans certains hôtels de charme, en collaboration avec les Marcheurs qui, avant d'entrer en action prennent le soin d'émettre une série de rires aussi bruyants que tardifs.

Plus original que le claquement ferme et définitif du voyageur heureux de se sentir chez soi dans l'étroite chambre payée à prix d'or, il préfère une succession de claquements présumant ainsi de la démesure de la chambre où il professe (voir le Marcheur) et la multitude de gens qui s'y bousculent. Libre à vous d'imaginer la tenue d'un colloque de libertins qui auraient trouvé asile dans votre auberge, ou de vous questionner sur votre incapacité à lier de durables amitiés en des temps records, ce qui ne semble pas effrayer vos voisins de palier.

Et d'énumérer à la faveur d'une insomnie ponctuée par quelques claquements, quels seraient les personnages rencontrés au buffet du petit déjeuner, que vous pourriez recevoir dans votre chambrette afin de participer vous aussi à cette symphonie de claquements et de rires si symptomatiques des rencontres d'un été.

Lors d'un prochain voyage et dès votre entrée dans l'avion, vous entamerez

alors un processus de rapprochement qui vous ouvrira les portes des joyeux claquements de groupe.

Mais attention, ne vous fiez pas à l'attitude volontairement détachée des passagers de charters, car afin de garder intacte la légende, les compagnies aériennes parsèment leurs avions de figurants sans lesquels les voyages en aéroplanes perdraient une grande partie de leur charme. Parmi le petit personnel chargé de vous divertir, vous trouverez par exemple l'Ecraseur. Demain la suite.

Vietnam « L'écraseur »

L'Écraseur.

Vous le craignez dès le satellite de départ par le carré de sa tête, le rayon de ses abdos et la vigueur de ses gestes.

Il entre le dernier dans l'appareil (comme le Remplisseur, plus loin) et s'assied lourdement dans le fauteuil devant vous, comme pour faire fuir promptement votre dernière appréciation d'un confort déjà très relatif .

L'Écraseur n'a pas besoin de mettre son dossier en position basse pour vous fourrer son appuie tête dans vos yeux. Chaque fois qu'il fait un geste, un battement de cil suffit, vous avez l'impression qu'il va finir assis sur vos genoux.

Au moment du repas , alors que l'espace pour la dînette est déjà riquiqui, il redresse de bon gré son siège, mais vous ne gagnez pas 1 cm carré et tâchez de vous en sortir avec les couverts dans les coudes.

Espérant qu'il soit pourvu d'une vessie à contenance réduite, vous déchantez rapidement en subissant un séisme à chaque fois qu'il baille ou se love au mieux pour se rendormir. Car il dort, lui, et a le sommeil agité.

Son rôle au sein de la compagnie est de vous entendre réviser votre indignation à propos de la différence de prix entre le voyage avec la viande en "économique" et se prélasser dans une classe qui dissimule son confort honteux derrière le rideau qu'un personnel pressé tire pudiquement dès après le décollage.

Demain le Dormeur.

Vietnam "Le Dormeur, la Dormeuse"

Le Dormeur, la Dormeuse.

Souvent épanouis, rarement maigres, ils ne sont pas encore assis que les paupières leur tombent des yeux.

Les roues qui s'enferment dans le ventre de l'appareil leur ouvre la bouche en attendant le crissement des pneus du train sur le macadam de l'aéroport de destination.

Alors que vous égrenez les minutes qui composent les longues heures de vol, ils vous sont insupportables car vous ne jalousez pas le fin filet de bave inélégant qui accompagne leur bâillement permanent mais bien leur capacité à sombrer dans un sommeil qui efface cette épuisante inactivité.

Les plus expérimentés d'entre ces somnolents employés se permettent

quelques ronflements dont le niveau sonore dépasse celui des réacteurs et qui augmentent encore votre envie de les voir s'étouffer dans les turpitudes d'un mauvais rêve.

Sous prétexte de vous détendre les jambes ou de fréquenter les toilettes, vous leur passez dessus d'un air contrit car ils occupent toujours le siège le long du couloir, mais malgré votre enthousiasme à leur faire partager vos insomnies, c'est au son de leurs roulements buccaux que vous vous laisserez retomber dans ce siège si inhospitalier derrière lequel se trouve le Pleureur.

Demain le Pleureur.

Vietnam"Le Pleureur"

Le Pleureur

La question n'est pas : " y a-t-il un pleureur dans l'avion ? ", mais : " à quel moment et pendant combien de temps va-t-il exercer son épouvantable besoin".

C'est souvent dès le décollage, pour avertir les passagers de sa présence et comme pour donner une preuve de son assiduité au labeur, que le Pleureur se met au travail.

Debout sur les genoux de son mentor, dans le sens contraire de la marche, il jauge entre deux cris, les rangs de passagers qu'il a le devoir d'excéder par contrat.

Dans les premières minutes, il recueille les sourires attendris des mamans et mamys qui pensent aux enfants qu'elles n'ont pas eus ou aux petits-enfants qu'elles sont heureuses de ne pas avoir.

C'est après une heure de pleurs et de bavements que les sourires se muent en grimaces de compassion qui laissent rapidement place aux moues de désapprobation quant à l'inaptitude pour certains parents à "tenir" leur progéniture.

A noter, que les enfants qui nous sont étrangers ont la douloureuse habitude d'émettre des pleurs et des cris dont les mélodies et les sons nous semblent bizarres, décuplant par conséquent l'agacement qu'ils entraînent.

Le Pleureur finit toujours par s'endormir en s'allongeant sur la largeur de la rangée au moment de la distribution des repas.

Afin de fixer sa prestation dans vos mémoires, il répétera son numéro tout au long du débarquement et jusqu'à la récupération des bagages.

La preuve incontestable que le Pleureur est un faux vacancier et un vrai travailleur, c'est que vous ne le rencontrerez jamais pendant votre séjour balnéaire, mais vous rappellera sa présence dès le check-in du vol retour.

Vol où vous subirez l'expertise du Remplisseur.

Demain la suite ? non, demain la fin.

Vietnam"Le Remplisseur"

Le Remplisseur

Si à l'aller vous ne vous faisiez aucune illusion sur le remplissage au ras bord de l'appareil, pour le retour et vu la dispersion des têtes basanées dans un aéroport qui vous est inconnu, vous vous bercerez d'espoir coincé dans votre siège numéroté B, en constatant que la précieuse place au hublot est vide. Comme vous avez attendu le dernier moment pour embarquer en prenant l'air détaché de celui qui sait qu'il ne sert à rien de se presser vu que l'avion ne partira pas sans tous ses passagers, vous commencez à rêver d'une croisière en presque première classe sans voisin de gauche, la jouissance du hublot et, oh surprise, personne devant vous.

C'est ignorer la collaboration entre l'Écraseur (voir plus haut) et le Remplisseur.

Déboulant juste avant la fermeture de la porte, ils scrutent d'un oeil d'aigle les places vacantes en relisant frénétiquement leur carte d'embarquement. Ils parcourent d'un pas hésitant le couloir pour vous laisser l'espoir qu'ils iront s'installer à quelques rangées de la vôtre. Au désagrément de les voir s'arrêter à votre hauteur en grimaçant un sourire pour s'excuser de vous faire lever, s'ajoute la navrante constatation que l'homme qui va partager l'accoudoir est du même gabarit que l'Écraseur (voir plus gros) qui se jette dans le siège devant vous et qu'il partage avec lui les plaisirs altruistes de la cuisine méditerranéenne.

Calé entre Le Remplisseur et l'Écraseur, qui peut parfois se révéler le parrain du Pleureur, vous jouirez alors du programme complet des activités que ces dociles employés ont la contractuelle obligation de vous faire subir tout au long de votre vol.

Les petits métiers de l'aviation de ligne ne se limitent pas à cette courte évocation. On pourrait parler du Chipoteur d'Aération dont l'activité encourage une dizaine de passagers à imiter les gestes, du Bondisseur-Cliqueur qui donne une impulsion de départ à tous les passagers dès l'arrêt des moteurs en déclinquant le premier sa ceinture, du Répondeur qui confond son activité avec celle du pilote tant sa frénésie à appuyer sur les boutons de son portable lui confère l'air important du voyageur affairé que l'on attend. Soyons reconnaissants à ce petit personnel qui s'applique à nous distraire des longues heures d'ennui passées à l'hôtel ou à voler dans ces aéroplanes bondés.

Si d'aventure il vous vient à l'idée de simuler un vol lors d'un long déplacement en voiture, ou si vous recevez des amis et désirez leur donner l'impression d'être en vacances à l'hôtel, n'hésitez pas à puiser dans la manne de talents que la faillite de la Sabena a laissée sur le flanc. Tout en maintenant les heures de vol dont ils ont besoin pour conserver leur licence d'Enquiquineur, vous contribuerez à conserver un savoir-faire qui risque de s'évanouir au gré des restructurations.

Daniel.